Belgeo

Revue belge de géographie

3 | 2020

L'Anthropocène sous les Tropiques: débats et enjeux de développement

« *Regards* »

Regard spatial sur la collapsologie

Renaud Duterme

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/43103>

DOI : 10.4000/belgeo.43103

ISSN : 2294-9135

Éditeur :

National Committee of Geography of Belgium, Société Royale Belge de Géographie

Référence électronique

Renaud Duterme, « *Regards* »

Regard spatial sur la collapsologie », *Belgeo* [En ligne], 3 | 2020, mis en ligne le 20 octobre 2020, consulté le 22 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/43103> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/belgeo.43103>

Ce document a été généré automatiquement le 22 octobre 2020.

Belgeo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

« Regards »

Regard spatial sur la collapsologie

Renaud Duterme

- 1 Apparu il y a quelques années, le terme de collapsologie prend sa place dans l'opinion publique, médiatique, académique et gagne de l'influence en ces temps d'incertitudes écologique, sociale et économique. L'occasion de se pencher sur ce terme et sur sa pertinence, en particulier du point de vue de la discipline qui nous est chère, la géographie.

Un concept intrinsèquement géographique ?

- 2 Quoi qu'on en pense, la collapsologie revêt un intérêt indéniable pour quiconque s'intéresse à la géographie. Défini comme *« l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition et sur des travaux scientifiques reconnus »* (Servigne, Stevens, 2015, p. 253), ce concept partage au moins un aspect cher à tout géographe : le croisement de données et d'analyses scientifiques conjointement issues des sciences dites exactes et de leurs homologues dites humaines. C'est ainsi que les collapsologues, comme les géographes, insistent sur les impacts socio-économiques de phénomènes physiques tels que la raréfaction des ressources, le réchauffement climatique ou encore le déclin de la biodiversité. À titre d'exemple, un des auteurs à avoir popularisé la notion d'effondrement, le biologiste américain Jared Diamond (2006), met en évidence les facteurs environnementaux dans l'écroulement d'une société. Dans leur célèbre ouvrage, Servigne et Stevens (2015) pointent quant à eux les liens entre les crises économiques et la déplétion des ressources énergétiques. Cette interdisciplinarité est capitale pour comprendre les grands enjeux de société que nous traversons.

- 3 Par ailleurs, incontestablement, un phénomène qui a bouleversé la géographie moderne et sa façon de penser ses objets d'étude est celui de la mondialisation. Or, cette mondialisation, entendue ici comme l'interconnexion entre l'ensemble des régions du monde, est un des éléments qui poussent certains auteurs à envisager l'effondrement de notre civilisation, tant des problèmes qui autrefois ne concernaient qu'une partie limitée de la surface terrestre, en viennent à devenir globaux. D'un certain point de vue, c'est même la mondialisation de l'économie (en particulier sous sa forme néolibérale, entendue comme « une idéologie visant à faire de l'État le facilitateur et le garant d'un système complet de marchés concurrentiels » (Boulay, Grandclément, 2019)) qui est la principale source des ruptures écologiques et sociales qui sont en train de se produire. En effet, l'extension du pouvoir du marché à l'ensemble des territoires a comme principal effet d'ôter à ses derniers toute autonomie, en particulier en termes alimentaires et énergétiques, deux éléments clés dans l'analyse des collapsologues. Cette interdépendance engendre par ailleurs des effets dominos, comme la contagion de la crise étasunienne des *subprimes* l'a tragiquement illustré.

Un effondrement occidental ?

- 4 Ceci étant dit, la géographie nous donne paradoxalement des outils pour pointer certaines limites à ce concept d'effondrement global et systémique. La première, aisément perceptible, est, si pas un certain « occidentalisme », du moins une focalisation sur le quotidien de ce qu'on nomme traditionnellement les classes moyennes. En effet, voir une société s'effondrer implique qu'elle soit parvenue à un certain degré de complexité socio-économique. Or, au sein du système mondial subsistent de grandes différences en ce qui concerne ces degrés de complexité, tant entre les diverses régions du monde (pays dits industrialisés et pays dits en développement) qu'au sein d'un même territoire (villes et campagnes, quartiers riches et quartiers pauvres à l'intérieur d'une ville). Cette limite est particulièrement visible à la lecture d'une définition de l'effondrement formulée par Yves Cochet (2019) et reprise dans nombre de travaux de collapsologie. Selon l'ancien ministre de l'environnement français, une société s'effondre lorsque « *les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, mobilité, sécurité) ne sont plus fournis à une majorité de la population par des services encadrés par la loi* » (Cochet, 2019, pp. 29-30). Or, force est de constater que de nombreuses zones de par le monde vivent déjà dans cette situation : selon les données de la Banque mondiale et de l'ONU, environ 2,2 milliards de personnes n'ont pas accès à des services de distribution d'eau ; 4,2 milliards de personnes n'ont pas accès à des sanitaires de qualité ; 50 % de la population africaine n'a pas accès à l'électricité et 30 % de la population urbaine mondiale vit dans un habitat précaire et informel. C'est bien entendu le cas dans la plupart des bidonvilles du Sud, mais c'est également vrai dans de nombreux quartiers des mégapoles du Nord ainsi qu'au sein de territoires dévastés par des phénomènes aussi divers que la désindustrialisation, la guerre ou des catastrophes naturelles extrêmes.
- 5 Il faut donc relativiser cette notion d'effondrement, notamment en considérant celui-ci comme un processus plutôt que comme un événement unique à venir. Servigne et Stevens (2015, p. 187) le reconnaissent d'ailleurs quand ils écrivent : « il apparaît évident que la temporalité et la géographie d'un effondrement ne seront

respectivement ni linéaires, ni homogènes ». Mais une fois cette limite posée, le risque est grand de considérer des situations présentes extrêmement diverses comme des symptômes du grand effondrement à venir. Il est d'ailleurs courant d'entendre que la Syrie, Haïti, le Venezuela ou même la Grèce se seraient déjà effondrés. Or, les causes de l'instabilité régnant dans ces pays sont de natures bien différentes et rien ne nous dit (espérons-le) que leur situation catastrophique soit irréversible et ne pourra revenir à une certaine « normalité ».

Effondrement et inégalités spatiales

- 6 Suivant ce raisonnement, une autre idée, toujours défendue par Servigne et Stevens (2015, p.195), doit être nuancée : « les régions périphériques du système-monde moderne sont les plus résilientes, non seulement parce que les chocs économiques et énergétiques seront plus faibles (attention, pas les chocs climatiques !), mais surtout parce qu'elles constituent un espace d'autonomie indispensable à la création d'alternatives systémiques (...) ». Cette phrase comporte bien entendu une part de vérité car il est clair que des populations étant moins dépendantes vis-à-vis des flux mondialisés seraient plus résilientes face à des ruptures majeures. Pensons en particulier à de nombreuses zones rurales en Afrique, en Amérique latine et en Asie qui ont une dépendance bien moindre vis-à-vis de l'utilisation massive de pétrole, de l'acheminement de produits industriels en tout genre et des grandes chaînes d'approvisionnement alimentaire. L'ironie du sort veut que des décennies de politiques d'ouverture économique sans entraves imposées à ces pays, notamment via les plans d'ajustement structurel, ont considérablement réduit cette capacité de résilience.
- 7 Pour autant, la citation précitée occulte la réalité de notre système économique, lequel a comme objectif intrinsèque d'étendre la mainmise du marché sur tout ce qu'il peut intégrer. On doit ainsi à la journaliste canadienne Naomi Klein d'avoir mis en lumière la façon dont les classes dirigeantes profitaient des désastres et du désarroi des populations pour imposer des mesures impopulaires de privatisation et de libéralisation à outrance, mesures qui pénalisaient systématiquement les plus démunis au profit des plus aisés (Klein, 2008). Ce à quoi nous assistons depuis plusieurs décennies et qui est amené à prendre de l'importance à court et moyen terme, c'est donc bien une polarisation sociale et spatiale déjà en marche de plus en plus institutionnalisée. Alors que les plus riches ont la possibilité de fuir et/ou d'atténuer les effets des désastres (voire d'en profiter), les pauvres sont contraints de rester sur place et d'en subir les conséquences. De ce fait, la catastrophe n'est peut-être pas l'évènement en tant que tel mais la réponse qui lui est apportée. Nous assistons en définitive, et ce à de nombreuses échelles, à une véritable fragmentation spatiale entre des zones pour l'instant relativement préservées et souvent surprotégées et d'autres mises à l'écart, exclues des fruits du système et de ce fait totalement dépourvues de résilience pour faire face à des catastrophes en cours ou à venir (pour les liens entre cette fragmentation et la théorie de l'effondrement, voir notamment Dutermie, 2016).

Conclusion

- 8 Ces limites ne doivent cependant pas dénigrer en bloc le concept d'effondrement et la discipline qui l'étudie. Bien sûr, comme tout objet d'étude, il doit être critiqué et

confronté à l'épreuve des faits. Mais, en posant les limites dont il est question ci-dessus, il semble que cette perspective d'effondrement possède une certaine pertinence, notamment parce qu'elle a le mérite d'interconnecter des situations diverses et surtout de les considérer comme des ruptures à bien des égards irréversibles. Elle met également en évidence notre dépendance à des superstructures inconcevables à moyen et long terme compte tenu des limites physiques de notre planète (omniprésence des hydrocarbures, nécessité de produire toujours plus en permanence, besoin infini de conquérir de nouveaux marchés, illusion d'une économie dématérialisée, extractivisme à outrance, etc.). Ce que cette discipline peut donc nous apporter, c'est donc de sortir de nos grilles de lectures habituelles et de nous forcer à envisager des politiques systémiques sortant du cadre de notre système économique, intrinsèquement contradictoire.

BIBLIOGRAPHIE

- BOULAY G., GRANDCLEMENT A. (2019), *Introduction à la géographie économique*, Paris, Armand Colin.
- COCHET Y. (2019), *Devant l'effondrement. Essai de collapsologie*, Paris, Les Liens qui Libèrent.
- DIAMOND J. (2006), *Effondrement - Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard.
- DUTERME R. (2016), *De quoi l'effondrement est-il le nom ?*, Paris, Utopia.
- KLEIN N. (2008), *La stratégie du Choc - La montée d'un capitalisme du désastre*, Paris, Actes Sud.
- SERVIGNE P., STEVENS R. (2015), *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Seuil.

AUTEUR

RENAUD DUTERME

Licencié en sciences du développement et de la population de l'Université Libre de Bruxelles,
actif au sein du CADTM (Comité pour l'abolition des dettes illégitimes), ren.duterm@gmail.com